



THÉÂTRE DE LA BASTILLE

76 rue de la Roquette - 75011 PARIS

www.theatre-bastille.com

Le Signal du promeneur

dossier d'accompagnement



une création du Raoul Collectif

26 novembre > 13 décembre 2012 à 21 h

Service des Relations avec le Public

Nicolas Transy : 01 43 57 42 14 / nicolas@theatre-bastille.com

Elsa Kedadouche : 01 43 57 70 73 / elsa@theatre-bastille.com

Christophe Pineau : 01 43 57 81 93 / cpineau@theatre-bastille.com

Avec le soutien de la direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France-Ministère de la culture et de la communication,
de la Ville de Paris et de la Région Île-de-France

LE SIGNAL DU PROMENEUR

avec

**Romain David,
Jérôme de Falloise
David Murgia
Benoît Piret
Jean-Baptiste Szezot**

assistanat à la mise en scène
Edith Bertholet

regard extérieur
Sarah Testa

Production
Raoul Collectif / Coproduction
Théâtre National de la Communauté
française de Belgique

Durée : 1 h 30

Ce dossier pédagogique a été initialement réalisé en novembre 2011 par Cécile Michaux, animatrice pour le Service éducatif du Théâtre National de la Communauté française de Bruxelles. Nous la remercions de nous avoir permis d'utiliser de son dossier.

Voici le point de départ du collectif belge :
« Soyons frères parce que nous sommes perdus ». Cinq porteurs de lanternes et de questions se sont rassemblés pour agir ensemble. À la recherche de clarté sur des problématiques de notre société néolibérale, le Raoul Collectif se promène au rythme d'une libre pensée.

Chemin faisant, il nous raconte et incarne cinq biographies d'hommes en rupture. Ces figures échappées d'un modèle anesthésiant ou sorties du cadre pour mieux se retrouver, nourrissent une réflexion sur ce qui pousse des individus au passage à l'acte. Écriture, meurtre, fuite... Éclatée en fragments aux multiples formes, la composition chorale des « Raoul » cultive le doute et les contradictions. Quel est le signal d'une fracture ? *Le Signal du promeneur* invite le spectateur à sa propre méditation sur des airs libres et joyeux.

E.K.

SOMMAIRE

LE RAOUL COLLECTIF	page 4
Genèse d'un projet	
Entre choralité et individualités	
Un nom comme une déclaration d'intention	
LES CINQ FIGURES	page 5
LA FIGURE DU « PROMENEUR »	page 6
Se promener, penser	
La (dé)marche des Raoul	
LA QUESTION DE LA FORME	page 7
TEXTES COURTS / PISTES DE RÉFLEXION	page 8
Texte 1 : Désintégration ou métamorphose ?	
Texte 2 : Les autres : une formidable occasion de « se mélanger » ou « un regard qui tue » ?	
Texte(s) 3 : Qui êtes-vous ?	
Texte(s) 4 : Disponible... à quoi ?	
BIBLIOGRAPHIE / FILMOGRAPHIE	Page 11

LE RAOUL COLLECTIF

Genèse d'un projet

L'enseignement du Conservatoire de Liège accorde une importance capitale à la réflexion politique (au sens large), psychosociale et philosophique comme fondement du métier d'acteur. Les jeunes artistes qui s'y forment sont donc pour la plupart engagés dans les débats qui taraudent la société contemporaine, actifs dans les forces concrètes qui cherchent soit à la transformer, soit à indiquer dans sa marge des voies alternatives.

C'est dans ce creuset que sont nés, dans la foulée d'un exercice d'étudiants présenté à plusieurs reprises en 2008, Le Raoul Collectif et l'embryon d'une forme aujourd'hui transformée en spectacle : **Le Signal du promeneur**.

Entre choralité et individualités

Romain David, Benoît Piret, David Murgia, Jean-Baptiste Szézot et Jérôme De Falloise, jeunes acteurs exigeants, se sont engagés dans la voie quelque peu utopique, lente mais fertile de la création en collectif. Ils ont élaboré ensemble une méthode de travail qui prend en charge toutes les dimensions de la création et de la production (documentation, mise en scène, scénographie, son, lumière, texte, diffusion...) en n'excluant pas le recours ponctuel à un « regard extérieur » et à d'autres forces qui gravitent autour du collectif (assistante, directeur technique, costumière...). De cette dynamique (sorte de laboratoire pratique de démocratie) et de la friction de leurs cinq tempéraments, se dégage une énergie particulière perceptible sur le plateau, une alternance de force chorale et d'éruptions des singularités, une tension réjouissante, tant dans le propos que dans la forme, entre rigueur et chaos, gravité et fantaisie.

Le Signal du promeneur, premier opus, tente de faire un peu de lumière sur ce que pourraient signifier les destins d'individus en lutte radicale, solitaire, violente, voire mortifère, avec leurs milieux respectifs, parfois avec la société toute entière. De quel désir, de quelle énergie témoignent ces fuites, ces exils, ces arrachements, parfois désespérés et tardifs, aux cadres convenus, aux valeurs en cours ?

Un nom comme une déclaration d'intention

Dans une conversation avec les cinq « Raoul », vient évidemment la question : « Mais enfin, pourquoi avez-vous décidé de vous appeler le Raoul Collectif ? ». Fusent alors des réponses, entre faux second degré et vrai enthousiasme, qui s'enchevêtrent et s'additionnent. Et que nous livrons, telles quelles, à votre réflexion :

- Raoul est un prénom « terroir belge » qui nous fait rire, et qui devrait nous empêcher de jamais nous prendre au sérieux.
- Raoul est un nom d'origine germanique qui, décomposé, donne « Rad » et « Wulf », qui signifie très précisément « Le conseil des loups »...
- Évidemment, c'est aussi Raoul Vaneigem dont la pensée et l'attitude ont beaucoup à voir avec notre démarche !

Mon questionnement est sans réponses, mais j'ai, au plus profond de mes doutes, quelques certitudes. Peut-être est-ce suffisant au cœur d'une époque qui, présentant, comme nulle autre pareille, les symptômes d'un pourrissement universel, cherche, au crible de ses désillusions, les signes d'une civilisation humaine qui tente maladroitement et naïvement de s'instaurer.

Raoul Vaneigem, *Le Chevalier, la dame, le diable et la mort*, 2003

LES CINQ FIGURES

Le spectacle évoque par bribes et par mises en situations concrètes imaginées, cinq figures issues de cinq biographies bien réelles. Ces figures sont moins les protagonistes d'une narration que les ingrédients d'un état des lieux et d'une réflexion sur ce qui pousse les individus jusqu'au point de rupture avec certaines prescriptions ou formes figées de la société, mais aussi sur le prix que paie l'individu qui renonce trop longtemps à rompre avec un cadre qui le fait souffrir.

Les cinq figures principales partagent un sentiment d'oppression et une certaine forme de conscience critique (même si la critique ne se formule pas chez chacun de la même manière). À partir de là, leurs projets divergent (même s'ils sont tous libérateurs) : écriture, meurtre, fuite...

*Une société dont les enfants meurent d'incarner parfaitement
le modèle de cette société n'en a plus pour longtemps.*

Mars, Fritz Zorn, 1977

Figure 1 - Jean-Claude Romand

Pendant dix-huit ans, Jean-Claude Romand s'est créé minutieusement une vie de vrai faux médecin. Il ne veut décevoir ni sa famille ni ses amis, persuadés qu'il part tous les jours travailler à l'O. M. S. à Genève. Son mensonge et son identité se confondent. Quand ses escroqueries financières risquent de tout dévoiler, il tue toute sa famille. A son procès, il déclare : « *J'ai tué tous ceux que j'aime, mais je suis enfin moi.* » Ce fait divers est la matière première du roman *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère.

Figure 2 – Fritz Angst

À trente ans, Fritz Angst, fils de bonne famille zurichoise aisée, apprend qu'il a un cancer. Il considère son mal comme une maladie de l'âme résultant de la résignation. Pris d'une foudroyante nécessité de clarté, il tire à boulets rouges sur le milieu conformiste et « harmonieux » qui l'a « éduqué à mort ». Son livre *Mars*, qu'il signe Fritz Zorn (Zorn = la colère en allemand), est un cri de rage qui atteste qu'il meurt on ne peut plus vivant.

Figure 3 – Christopher Mc Candless

Christopher Mc Candless, jeune homme nanti, refuse le mensonge d'une vie toute tracée. À vingt-deux ans, il brûle argent et passeport. Prenant le nom d'Alexander Supertramp, il s'enfuit seul dans la nature, sans boussole, des bouquins de Henry David Thoreau dans son sac. Après deux ans de voyage, il atteint l'Alaska. Dans le vieux bus qui lui sert d'abri et dans lequel il meurt empoisonné par des plantes non comestibles, on retrouve le journal de son immersion dans la nature sauvage. À partir de ce témoignage ont été conçus le livre-reportage de Jon Krakauer, puis le film romancé *Into the Wild* de Sean Penn.

Figure 4 – Le chercheur de ptérodactyle

Un homme quitte famille et situation pour une quête scientifique extraordinaire au fin fond du Mexique : depuis trente-deux ans, il recherche un ptérodactyle en vie et élabore des stratégies pour son imminente capture. Vivant seul dans une chambre d'étudiant, il élève des dindons qu'il échange contre toute information utile à son étude. Unanimement taxé de fou, il termine actuellement un livre sur ses recherches. Il est en contact épistolaire avec un des membres du Raoul Collectif.

Figure 5 – Mike Horn

Aventurier d'aujourd'hui, Mike Horn parcourt en solitaire les 40.000 kilomètres de l'équateur. Au bout de son périple, ayant affronté des conditions difficiles, traversé des pays en guerre, bravé une faune hostile, il déclare devant l'océan Pacifique : « *J'ai connu tellement d'épreuves que je voudrais qu'à cet instant le Pacifique soit plus beau, plus majestueux qu'il ne l'est en réalité.* » Ses « performances » sont relayées en continu sur son site www.mikehorn.com

LA FIGURE DU « PROMENEUR »

Se promener, penser

La promenade est un thème qui revient souvent sous la plume des poètes, des romanciers, des philosophes... C'est une activité souvent liée à la réflexion, parfois la source même de l'inspiration, tout autre chose donc qu'un loisir insouciant ou la marche forcée de la troupe, plutôt une façon de délier sa propre pensée, sa créativité, voire un art de vivre, une manière d'établir un rapport particulier avec le monde.

Le caractère rythmé – une cadence et des distances ramenées à la mesure du pas humain – solitaire et silencieux de la marche déclenche le mouvement de la pensée, une réceptivité accrue à la nature traversée, un mélange de lâcher-prise et de présence à soi et à l'environnement. Il n'est pas forcément besoin d'entreprendre le pèlerinage sur le chemin de Compostelle ou la traversée du désert pour sentir que marcher seul – même une demi-heure par jour – c'est prendre distance, se recentrer, méditer sur les liens que l'on entretient avec la société et ses valeurs, partir à la recherche de soi.

À fortiori, faire une très longue marche, lâcher ses repères est une expérience transformatrice et profonde qui nécessite une préparation.

*Mais moi, détaché d'eux et de tout,
que suis-je moi-même ?
Voilà ce qui me reste à chercher.*

Jean-Jacques Rousseau
Les rêveries du promeneur solitaire, 1782

La (dé)marche des Raoul

Le mouvement du spectacle suit les déambulations croisées de promeneurs qui entrent et sortent de l'espace de jeu, porteurs de lanternes, de questions et d'histoires à raconter, à incarner. Certains moments du spectacle semblent les rassembler comme au bivouac, comme ces « *hommes qui se sont réunis au milieu d'une clairière pour faire société ensemble* » comme le dit Jean-Jacques Rousseau. Ici, les solitudes se rejoignent pour faire le point, dialoguer, éclairer...

De plus, la longue promenade (la randonnée) fait partie intégrante de la méthode de travail du Raoul Collectif. Ils ont tous les cinq pas mal marché pour « méditer » la matière de leur spectacle.

S'il arrive à un homme de ne point marcher au pas de ses compagnons, la raison n'en est-elle pas qu'il entend un tambour différent ?

Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois, 1922*

La solitude et la nature sont, avec la marche, parmi les fils rouges du spectacle. S'y « mettre en retrait » est présenté comme la condition nécessaire pour se soustraire au regard des autres, faire le point sur ses propres valeurs et pouvoir entendre *son propre tambour* comme le dit Thoreau. Cet arrachement au monde peut être aussi une façon radicale d'indiquer que quelque chose s'est rompu entre soi et la société. Une manière de retourner vers la nature dont la société nous aurait détournés ou trop tenus éloignés.

LA QUESTION DE LA FORME

Je dis que la scène est un lieu physique et concret qui demande qu'on le remplisse, et qu'on lui fasse parler son langage concret.

Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, 1938

Qu'on ne se trompe pas : si le spectateur est invité à « penser le monde », c'est ici dans l'exubérance d'une forme pleine de ce que les acteurs du Raoul Collectif nomment « *une énergie de plateau physique et généreuse, un travail choral sur le mouvement, la danse, le chant, la musique live et la rythmique du verbe.* »

Il découle de ces intentions un spectacle multiforme, fragmentaire, proliférant, facétieux, légèrement chaotique, qui invite le spectateur à organiser les éléments selon ses propres perceptions, à être lui-même créateur de sens. Il ne s'agit pas de débiter des leçons : plutôt de provoquer de curieuses collisions, de ne pas prendre parti (ou de faire mine de le faire pour jeter un pavé dans la mare), de poser de graves questions (qu'en est-il du monstre dans l'humain ?) sans peser, en développant un jeu porteur d'humour, en cultivant l'autodérision, les contradictions, les ruptures entre toutes sortes de théâtralités et de tons formant patchwork (incarnation, distance, interpellation, poésie, théâtre brut, narration, document, grotesque, performance...).

Interrogé sur son attachement à l'une ou l'autre figure de la scène dont les conceptions pourraient colorer son travail, le collectif cite Antonin Artaud. Même s'il ne partage pas sa conception d'un metteur en scène omnipotent, il revendique comme lui un fort engagement physique, un théâtre plus sensoriel qu'intellectuel.

Qui est Antonin Artaud ?



Antonin Artaud (1896-1948) est un poète, acteur, auteur dramatique, dessinateur et théoricien du théâtre français. Souffrant de maux de tête chroniques, la douleur et l'opium influent sur sa création, le conduisent aux portes de la folie. Membre du mouvement surréaliste, il fonde en 1927, avec Robert Vitrac et Roger Aron, le Théâtre Alfred Jarry. En 1936, il part pour le Mexique et en revient un an plus tard pour être interné dans différents asiles jusqu'en 1946. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, acteur, il a développé (dans *Le Théâtre et son double*) sa conception d'un « théâtre de la cruauté » inspiré entre autres par les rituels de

trance du théâtre balinais. Il prône un théâtre en rupture avec les mots auxquels il préfère un langage physique à base de signes produits par des acteurs engagés parfois jusqu'à la transe, un foisonnement propre à désorienter l'intellect du spectateur obligé de se confronter aux forces archaïques qui gouvernent son psychisme, loin de toute norme. Un spectateur déconditionné... face à des acteurs hyper-engagés.

TEXTES COURTS / PISTES DE RÉFLEXIONS

Texte 1 : Désintégration ou métamorphose ?

« Comme l'illustre la raréfaction des énergies fossiles, c'est l'idéologie du « toujours plus » que nous devons combattre. Il faut montrer que la limitation de la circulation automobile dans les centres historiques des grandes villes les ré-humanise. Nous aspirons obscurément à fuir la vie du métro-boulot-dodo qui obéit à la logique déterministe, chronométrique, hyperspécialisée de la machine artificielle de nos usines et bureaux. Experts et éconocrates, nous nous traitons comme des machines triviales, alors que la part non triviale en nous, celle du vouloir-vivre, aimer, nous réaliser, échappe à cette logique. (...) »

Comment ressusciter l'espérance au cœur de la désespérance même ? Quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, il se désintègre ou se métamorphose. L'espérance est dans la convergence de ces courants qui parfois s'ignorent, tel le commerce équitable, l'économie solidaire, la réforme de vie. De partout, les solidarités s'éveillent. Des associations se créent pour sauver une rivière, repeupler un village, réinventer localement la politique. Ça bouillonne. Sous les structures sclérosées, il y a un formidable vouloir-vivre. »

Edgar Morin, extraits d'un entretien accordé à la revue *Philosophie Magazine*, février 2007.

> Pistes de réflexion

- Comment pourriez-vous décrire, caractériser ou définir le système qui organise notre vie humaine contemporaine ? Pensez-vous que notre système soit incapable de traiter ses problèmes vitaux ? Donnez des exemples concrets qui appuient votre conviction, quelle qu'elle soit.
- Pouvez-vous imaginer l'avenir de notre vie humaine sur terre, selon vos prévisions ? Plutôt désintégration ? Ou bien métamorphose ? Ou « tout continue pareil » ?

Texte 2 : Les autres : une formidable occasion de « se mélanger » ou « un regard qui tue » ?

« La sexualité ne faisait pas partie de mon univers, car la sexualité incarne la vie ; et moi j'avais grandi dans une maison où la vie n'était pas bien vue, car chez nous, on aimait à être correct plutôt que vivant. Pourtant la vie entière est sexualité puisqu'elle se dilate dans l'amour, le désir et les échanges avec l'autre. Tout le processus de la vie est à situer sur le même plan que l'acte d'union sexuelle : tout ce qui vit pousse continuellement au mélange, à la pénétration mutuelle, à l'union, et toute séparation, division, dissociation et dislocation est, sans cesse et à chaque fois, la mort. Qui s'unit, vit, qui se tient à l'écart, meurt. Mais c'était là justement la devise sous laquelle était placée ma famille : Tiens-toi à l'écart et meurs ! La logique de cette formule, de ce commandement, est impeccable ; en effet, rien ne se fait moins remarquer que quelque chose de mort.

On pourrait le dire ainsi : j'étais trop correct pour être capable d'amour ; en fait, je n'étais pas même moi, j'étais simplement correct ; car si mon vrai moi avait voulu se montrer, si peu que ce fût, dans le monde de la politesse et des formules, il serait aussitôt apparu comme gênant. J'avais pour seule fonction de me mettre à l'unisson de ce que je prenais pour le monde. Je n'étais pas moi en tant qu'individu nettement délimité par rapport au monde qui l'entoure ; je n'étais qu'une particule conformiste en ce monde qui m'entourait. Je n'étais même pas un membre utile de la société humaine, je n'en étais qu'un membre bien élevé. »

Fritz Zorn, *Mars*, Gallimard, éditions Folio

> Pistes de réflexion

Formulez votre propre réponse à la question posée ci-dessus. Argumentez dans un sens et dans l'autre, en cherchant des exemples de votre vie quotidienne.

Texte(s) 3 : Qui êtes-vous ?

Voici un extrait du roman *L'Adversaire* qu'Emmanuel Carrère a écrit d'après la très réelle affaire Romand, un fait divers qui a, en 1993 et encore aujourd'hui, bouleversé et fasciné. Luc est le meilleur ami de Jean-Claude Romand qui vient d'assassiner femme, enfants et parents car il sentait qu'allait s'effondrer la fausse identité qu'il avait construite aux yeux de tous depuis vingt ans...

« Luc a, en l'espace de cinq minutes, appris qu'on avait trouvé dans la voiture de Jean-Claude un mot de sa main où il s'accusait des crimes et disait que tout ce qu'on croyait savoir de sa carrière et de son activité professionnelle était un leurre. Quelques coups de téléphone, des vérifications élémentaires avaient suffi à faire tomber le masque. On appelait l'Organisation Mondiale de la Santé, personne ne l'y connaissait. L'Ordre des médecins, il n'y était pas inscrit. Les hôpitaux de Paris, dont on le disait interne, son nom ne figurait pas sur les listes et pas non plus sur celles de la Faculté de Médecine de Lyon où Luc lui-même, et plusieurs autres, juraient pourtant avoir fait leurs études avec lui. Il les avait commencées, oui, mais il avait cessé de passer ses examens à la fin de la seconde année et, à partir de là, tout était faux. Luc, d'abord, a refusé tout net de le croire. Quand on vient vous dire que votre meilleur ami, le parrain de votre fille, l'homme le plus droit que vous connaissez a tué sa femme, ses enfants, ses parents et qu'en plus il vous mentait sur tout depuis des années, est-ce qu'il n'est pas normal de continuer à lui faire confiance, même contre des preuves accablantes ? Que serait une amitié qui se laisserait si facilement convaincre de son erreur ? Jean-Claude ne pouvait pas être un assassin. Il manquait forcément une pièce au puzzle. On allait la trouver et tout changerait de sens. »

Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, éditions P.O.L., 2000

Et voici une intervention du philosophe Clément Rosset

« Vouloir se connaître soi-même, à mes yeux, c'est à la fois inutile et inappétissant. C'est en tout cas une recherche fondée sur un malentendu, parce qu'une telle connaissance est par nature impossible. Nous ne pouvons nous saisir que comme un assemblage de perceptions disparates. Je peux savoir que j'ai chaud ou froid, que je suis en colère ou joyeux (...). Il y a une collection de sensations et d'idées qui se promènent en moi. Cela constitue-t-il pour autant une unité, une totalité dont je peux faire le tour ? Non, rien ne m'assure de la continuité de mon être, si je le comprends comme un sujet psychologique. Je ne peux manipuler que les pièces détachées d'un ensemble qui me restera à jamais inconnu. (...) Si le moi profond, l'identité personnelle ou subjective n'existe pas, il y a néanmoins quelque chose de stable, d'assuré, c'est l'identité sociale. Au fond, celle-ci se résume à quelques propriétés objectives qui figurent dans l'état civil : je suis né dans tel lieu, à telle date, j'habite ici et j'exerce telle profession. (...) À la question : Qui êtes-vous ?, on ne peut répondre qu'en montrant sa carte d'identité ou sa feuille d'imposition. »

Clément Rosset, *Philosophie Magazine*, décembre 2011

> Pistes de réflexion

- Qu'en dites-vous ? Se connaître soi-même est-il possible d'après vous ? un peu, beaucoup, tout à fait ?
- Et les autres ? tous les autres ? connaître son meilleur ami ? que sait-on au juste de soi, des autres, des ses amis ?
- Et, à partir de là, peut-on être soi ?
- Est-on responsable de ses actes si on n'est « personne » ?

Texte(s) 4 : Disponible... à quoi ?

Patrick Le Lay, ancien président-directeur de TF1, interrogé parmi d'autres patrons dans un livre, *Les Dirigeants face au changement* (Éditions du Huitième jour), affirme :

« Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective "business", soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit (...).

Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible (...).

Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances, dans un contexte où l'information s'accélère, se multiplie et se banalise. »

Voici une toute autre vision de notre situation d'être humain dans le monde contemporain, d'un écrivain suédois des années quarante :

« Tout comme les autres hommes, je dois avoir droit à des moments où je puisse faire un pas de côté et sentir que je ne suis pas seulement une partie de cette masse que constitue la population du globe, mais aussi une unité autonome. Ce n'est qu'en un tel instant que je peux être libre vis-à-vis de tous les faits de la vie qui, auparavant, ont causé mon désespoir. Je peux reconnaître que la mer et le vent ne manqueront pas de me survivre et que l'éternité se soucie peu de moi. Mais qui me demande de me soucier de l'éternité ? (...) Les possibilités de ma vie ne sont limitées que si je compte le nombre de mots ou le nombre de livres auxquels j'aurai le temps de donner le jour avant de mourir. Mais qui me demande de compter ? Le temps n'est pas l'étalon qui convient à la vie. (...) Tout ce qui m'arrive d'important et tout ce qui donne à ma vie son merveilleux contenu : la rencontre d'un être aimé, une caresse sur la peau, une aide au moment critique, le spectacle du clair de lune, une promenade en mer à la voile, la joie que l'on donne à un enfant, le frisson devant la beauté, tout cela se déroule en dehors du temps. Car peu importe que je rencontre la beauté l'espace d'une seconde ou l'espace de cent ans. Non seulement la félicité se situe en marge du temps mais elle nie toute relation entre celui-ci et la vie. »

Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Actes Sud, 1981

> Pistes de réflexion

- Pour vivre des moments d'existence de l'intensité décrite par Dagerman, il faudrait, semble-t-il, des moments pour « faire un pas de côté », être seul, réfléchir et questionner les injonctions du monde (comme compter le temps, par exemple). Êtes-vous d'accord ?
- Cela vous semble-t-il possible, difficile ou inutile aujourd'hui ? comment vous y prendriez-vous, pour conquérir un peu de ces moments de solitude nécessaire ?

BIBLIOGRAPHIE / FILMOGRAPHIE

ARTAUD Antonin, *Suppôts et supplications*, 1947
ARTAUD Antonin, *Le Théâtre et son double*, 1938
CARRERE Emmanuel, *L'Adversaire*, P.O.L., 2000
DAGERMAN Stig, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, 1952
de TOLEDO Camille, *Archimondain jolipunk*, Calmann-Lévy, 2002.
HORN Mike, *Latitude zéro*, XO Editions, 2001.
HORN Mike, *Conquérant de l'impossible*, XO Editions, 2005.
HORN Mike, *Objectif : pôle nord de nuit*, XO Editions, 2007.
KEROUAC Jack, *Les Clochards célestes*, Gallimard, 1963.
KRAKAUER Jon, *Into the Wild*, Presses de la cité, 1997.
LONDON Jack, *L'Appel de la forêt*, 1903
LONDON Jack, *Le Vagabond des étoiles*, 1904.
LONDON Jack, *Construire un feu*, 1908.
ROUSSEAU Jean-Jacques, *Rêveries du promeneur solitaire*, Éditions Henri Beziat, 1778.
THOREAU Henry David, *Walden ou la Vie dans les bois*, Paris, Gallimard, 1922.
THOREAU Henry David, *La Désobéissance civile*, Paris, Gallimard, 1849.
VANEIGEM Raoul, *Le Chevalier, la dame, le diable et la mort*, Gallimard, 2003
VANEIGEM Raoul, *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne*, Ed. Seghers, 1989
VANEIGEM Raoul, *Nous qui désirons sans fin*, coll. Folio actuel, Gallimard, 1998
VANEIGEM Raoul, *Pour l'abolition de la société marchande, pour une société vivante*, Éditions Rivages, 2004.
VANEIGEM Raoul, *L'Ère des créateurs*, Complexe, 2001
ZORN Fritz, *Mars*, Gallimard, 1977

Voici quelques films conseillés par LE RAOUL COLLECTIF

INTO THE WILD réalisé par Sean Penn (2007). Une adaptation du récit *Into the Wild* écrit par Jon Krakauer en 1996. Ce film est surtout intéressant pour l'histoire réelle qu'il relate, celle de Christopher Mc Candless, jeune américain de vingt-deux ans qui, un jour, quitte sa famille, arrête ses études, brûle argent et passeport pour s'enfuir seul dans la nature.

GRIZZLY MAN documentaire de Werner Herzog (2005) qui tente de cerner la personnalité de Timothy Treadwell dont il a pu récupérer la caméra. Parti vivre en Alaska, Timothy, plusieurs étés durant, se met en scène, se filme dans la compagnie des Grizzly, s'approche de plus en plus jusqu'à ce que...

LES IDIOTS réalisé par Lars von Trier (1998). Un groupe d'adultes qui passent leur temps à chercher leur « idiot intérieur », en libérant leurs inhibitions et en se comportant en public comme s'ils étaient des retardés mentaux estimant que la société dans son ensemble traite leur intelligence de façon non créative et sans défis.

ARKTOS : LE VOYAGE INTERIEUR DE MIKE HORN, film documentaire de Raphaël Blanc (2005), relate l'une des nombreuses expéditions de Mike Horn, aventurier des temps modernes.

L'EMPLOI DU TEMPS réalisé par Laurent Cantet (2001), s'inspire librement de l'histoire de Jean-Claude Romand.